

L'annonce d'un matin d'hiver¹

Extrait

par Claude Vigée

- 14 -

[...]

La poésie et la vie demeurent des compagnons de route inséparables, même au seuil de la vieillesse, face au mutisme et à la mort. Tout notre effort aura été pour nous frayer un chemin, là où il n'existe pas de chemin, de nous inventer un avenir où tout avenir est d'avance interdit, chaque issue condamnée pour toujours. Mais nous avons tenu bon, et comme ces arbres de Marienthal perclus par les grands froids mortels de janvier, nous aussi nous conquerrons notre temps, notre espace futurs. Certes nous sortons de la terre mauvaise, et nous nous en nourrissons. A la fin elle consentira, par l'ultime effet de sa bonté méchante, à nous recevoir dans une fosse noire et froide. Mais nous savons que la terre n'est pas notre patrie. En elle ne se trouve pas notre destination véritable, et nous pouvons lui dire non dans les replis les plus cachés de notre cerveau, promis comme le reste à la corruption totale. Nous sentons bien que nous sommes faits pour aller plus loin, plus haut, là-bas, dans le ciel que fixent les trous d'eau enfouis au fond de la forêt, mêlés déjà au vent, à la lumière, à la nuit sidérale aussi, emportés errants avec l'insouciance d'un désir qui n'est jamais couché noir sur blanc dans les livres de comptes de la fatalité, soulevés par ce qui n'est pas inscrit définitivement dans la pierre funéraire : la vibration folle et insaisissable de notre propre nom ! Jouant la musique du vrai nom qui nous sauve, la liberté rieuse du souffle est notre seule patrie. Nos racines ne sont pas semblables à celles de ces grands arbres plantés profonds dans le sol givré, aux troncs noirs et rigides comme la fatalité historique qui nous paralyse. Nos jambes qui courent et qui trottent, voilà nos racines véritables, les seules qui soient dignes d'une existence d'homme. Marcher, danser, bondir, parler, chanter : c'est ainsi que s'accomplit notre étrange destin.

Souvent la création poétique m'apparaît comme une extase, un mouvement d'oblation vertical accompli, hors de mon propre corps, à l'intention de la lumière bleutée du soir, et des premières étoiles pulsantes dont accouche la nuit. Cependant, nous ne bondissons pas aux antipodes de notre être charnel, dans un lieu absolu qui ne serait sans doute qu'une abstraction gratuite, une illusion, un dérisoire paradis imaginaire. C'est seulement dans l'instant à venir que nous nous précipitons ainsi, à supposer que nous allions vraiment quelque part, dans l'élan de la lévitation intime... La poésie parle donc le langage du futur incontrôlable, elle ouvre en nous et devant notre visage un domaine fait de temps vierge, que nul ne saura jamais réduire en formules. Pourtant, le poème, paradoxalement, constitue l'effort de proférer *hic et nunc* l'informulable lendemain tant désiré par ma conscience tendue vers son zénith à l'heure hivernale de minuit. Comme la vie réelle, il est tout entier tension vers, délivrance printanière du souffle incarné dans la pesante parole quotidienne des hommes. Dieu lui-même, sous le nom d'Elohim, est ce

1 Cet essai se trouvait originellement dans *La Faille du regard*. Paris : Flammarion, 1987, pp. 19-39, et fut repris dans *Pentecôte à Bethléem*. Paris : Parole et Silence, 2006, pp. 15-30. Nous n'en citons ici qu'un extrait.

Photographie d'Alsace par Alfred Dott.



pur mouvement dirigé au-delà du présent où il s'enracine, et qu'il soulève en le traversant. Il rompt les barrières des générations obtuses, renverse les bornes frontières des nations meurtrières, brise le carcan des langues mortes héritées des peuples de jadis, pour engendrer quelque jour – demain, jamais, naguère, « à l'altitude d'un peut-être », comme disait Mallarmé – la parole entière et définitive qui ne s'épanouit qu'en rêve dans notre petit monde claustral.

Mais nous, les passants d'aujourd'hui, nous n'appartenons pas encore à cet univers-là. Nous ne vivons pas dans l'absolu insoucieux auquel nous aspirons parfois en secret, quand nous parvenons à nous souvenir de son annonce qui germe lucidement au plus profond de notre capacité d'oubli.

La 'ballah parsemée de sésame ou de grains de pavot noirs, ce pain bénit rompu en famille le soir du Sabbat, sort de la terre hostile et froide grâce au labeur ingrat de l'homme de peine. Ainsi notre parole vive de chaque jour prend élan et nourriture dans la prose aride des nations. C'est à partir du piétinement, des tâtonnements maladroits de l'homme rivé au quotidien, avec ses fatigues, ses échecs, ses désespoirs, sa dérision, que surgit peu à peu en quelques-uns, et se cristallise soudain pour tous les autres, l'instant éternel du poème. Le don sera à la mesure de l'accueil.

Le pays du Ried, cette région riveraine de mon Rhin natal qui félinement s'étire au nord et au sud-est de Strasbourg, allonge entre la Suisse et la province palatine son étroit pelage sombre et doré. Ce domaine est parsemé de nombreux marécages, de gravières abandonnées, tissé de prairies humides bordées de quelques forêts de pins et de bouleaux à travers lesquelles on discerne au loin, dans la plaine ensoleillée, la mûre des houblonnières tanguant et roulant sous la brise comme une vaste flotte de lianes vertes, amarrée en plein ciel. Le sous-sol spongieux, fait de couches alternantes de sable et d'argile, est criblé de trous d'eau noirs et profonds, peuplés de grenouilles ou de têtards la plus longue partie de l'année. Les broussailles partout assiègent les petits bois de hêtres. Les bouquets d'aulnes et les saulaies centenaires aux branches échevelées, qui abritent dans leurs troncs évidés des bandes d'écureuils et d'oiseaux migrateurs, forment sur les ruisseaux une dense fourrure de feuillages. Les yeux d'eau de la terre regardent fixement dans l'espace : ils semblent guetter, comme nous, le secret enfoui dans les hauteurs du ciel. Autrefois, quand je courais adolescent à travers cette forêt, je fixais souvent, là-haut, les sources du vent invisible où les nuages tourbillonnent. Je me laissais absorber pendant des minutes entières dans la vision obscure du ciel d'hiver vacant. Derrière les déchirures noires et blanches de la nuée, je sentais bien qu'une lumière venue d'ailleurs essayait de percer au plus intime de mon être. Elle s'insinuait en moi à travers les brouillards rhénans de ma première jeunesse, par un mouvement inverse de celui qui se déchaîne aujourd'hui dans les montagnes aveuglantes de la Judée, face à mon regard toujours dilaté par l'attente. Car ici, à Jérusalem, le roc nu brûle sans fin sous les rameaux des oliviers à l'armure couverte de mailles d'argent noires, qui frémissent imperceptiblement dans la chaleur sèche de midi. La lumière éclatante flambe le jour entier sur leurs têtes couronnées de poussière fine, et les premières étoiles dansent comme des éclats de diamant dans la nuit veloutée qui, selon son humeur capricieuse, d'abord les enfante tendrement, puis soudain les dévore. Ce monde-là, comme celui de l'Alsace, reste pour moi un lieu de gestation éternel. On y sent affleurer une énergie nue, qui jaillit hors de ses cavernes incendiées par le soleil de l'orient. La matrice de mon âme était d'abord de nature fluente, presque aqueuse, en basse Alsace, dans ce Ried souterrain qui serpente avec la Moder entre les racines des roseaux morts, aux alentours de Bischwiller. Un ventre de cristal aux parois minérales et dures rayonne le soir dans les hauteurs de la ville royale, cette gloire de la Judée aux assises trois fois millénaires. Mais une même puissance se tapit au fond de toutes mes grottes terrestres. Je me sens encore

complice de l'humide, de l'obscur patience de l'Alsace ouverte aux premières quêtes de mon enfance : un étang mystérieux ne se cachait-il pas sous les pierres humides de la maison maternelle, dans la cave où l'on entendait l'eau noire clapoter derrière les lourdes dalles de grès roux, rongées de salpêtre, de lichen et de mousse ? Mais je vibre aussi dans la sécheresse éblouissante, j'accueille en moi dans un soulèvement de tout l'être la lame de feu tranchante du matin judéen, en ce haut pays hébreu au nom de miel sombre, encore chargé d'antique lumière, que j'ai retrouvé intact au seuil de l'âge mûr. En nous aussi réside cette force qui nous pousse inlassablement en avant, vers le ciel. Elle se confond avec notre propre soif d'avenir. Littéralement, elle constitue la part du divin en nous.

Elle exige donc de nous un abandon total et confiant, quoique sans illusions, au primesaut de la naissance. Se laisser porter par le temps, au lieu de le réduire en fragments inertes qui sont les témoins accusateurs de notre propre mutilation. Encourager la parole à venir comme elle peut, ou comme elle veut, plutôt que de lui imposer *a priori*, de l'extérieur, la règle nocive et obtuse, fruit d'un esprit critique pervers par la folie des limites, l'amour stérile des pénitenciers de l'âme. Le mot « goût » existe aussi dans la Bible. Mais *ta'am*, en hébreu, signifie tout autre chose que le bon goût à l'européenne ! Les *ta'amim*, ce sont d'abord les signes rythmiques qui accompagnent chaque vocable du texte scripturaire. Ils nous indiquent quand et comment il faut les cantiller. Mais ces signes, garants de la qualité musicale permanente, de la structure spatio-temporelle inhérente à l'Écrit saint, nous laissent une extraordinaire liberté d'exécution dans l'interprétation concrète du chant traditionnel ; en effet, la psalmodie varie de communauté en communauté, selon les provinces et les pays. Le mot *ta'am*, en hébreu, veut dire surtout le goût qui s'épanouit avec justesse et mesure sur la langue. Il désigne la saveur spirituelle profonde des aliments, qu'ils soient matériels ou mentaux. Il faut se livrer au goût qui se cache dans les papilles, pour que la langue puisse parler librement ; se consacrer au temps afin de sécréter son œuvre au moment opportun, dans la bonne heure à venir, à partir de tout le passé concentré dans l'instant actuel en vue d'un avenir qui demeure indéfini jusqu'à la venue du Messie en personne. Issue du souffle, une telle écriture, mi-parlée, mi-écrite, ne peut naître que d'une circoncision de la parole naturelle. Les formes du langage, ce sont les propres limites de la parole, qui à la fois permettent et produisent son surgissement. Mais au-delà de tout contrôle formel, l'essentiel, chaque fois, réside dans ce pur jaillissement même.

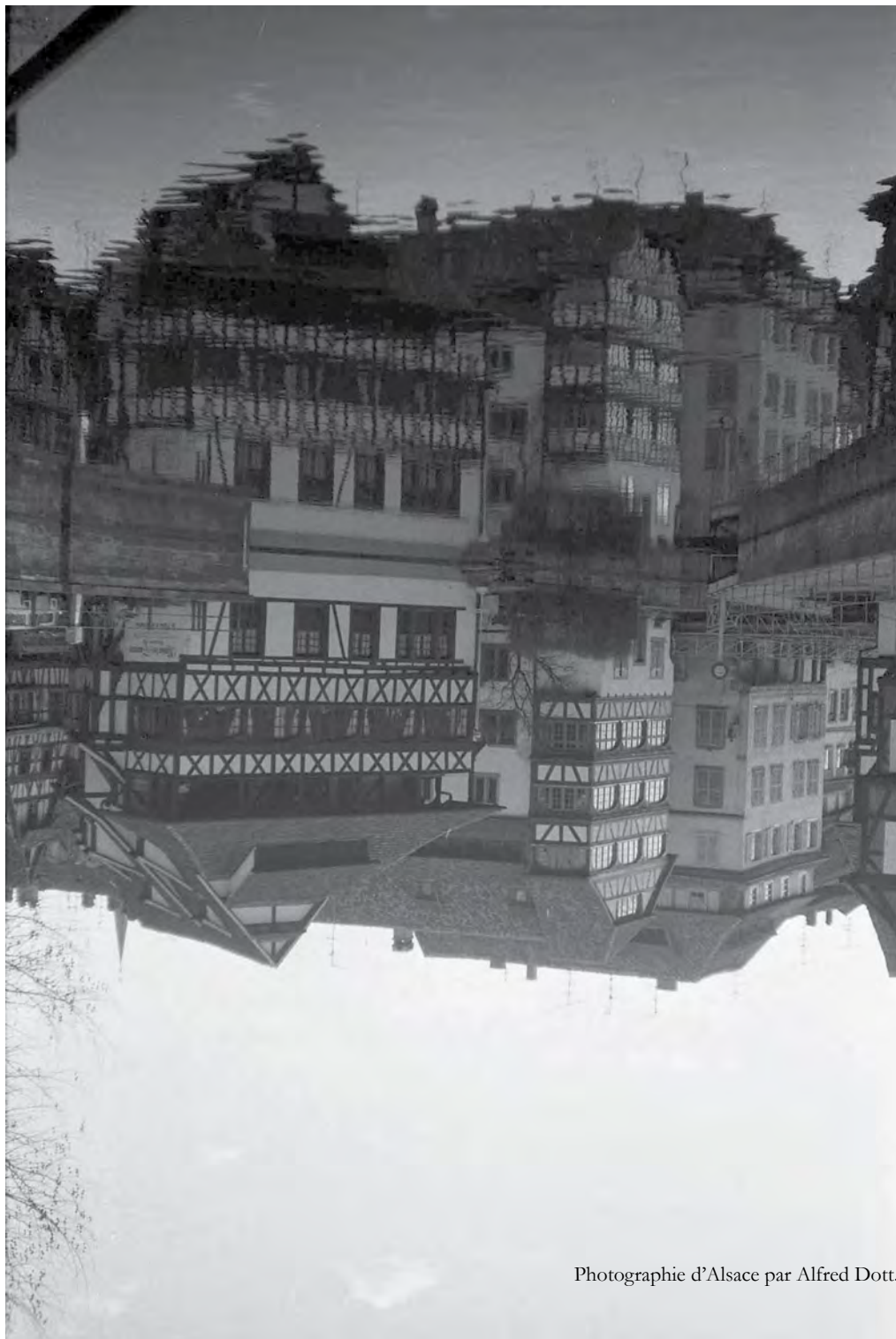
L'œuvre d'art prophétique juive doit nous aider à marcher sur la terre jusqu'au bout, vers une fin que nous ne connaissons pas. L'ordre romain rigide et statique, au contraire, insiste sur la finitude et la mortalité. Désespoir, sévérité, rigueur ordonnatrice : dans cette horlogerie étouffante le temps vivant est emprisonné, il s'y mue en une dimension abstraite, repérable et réductible à merci. Ici nous sommes rejetés aux antipodes de la liberté du chant hébraïque. Le souffle reste enfermé dans la geôle du destin.

[...]



peut être

- 18 -



Photographie d'Alsace par Alfred Dott.